

de parler. En parcourant la liste des auteurs qui s'y rattachent, nous nous apercevons que presque tous se sont consacrés à des travaux historiques, scientifiques ou philosophiques : MM. Spach, Auguste Langel, Ristelhuber, Schuré, Lauth, Koch, Pfister, Schlumberger, Würtz, Appell, etc. Si l'on excepte les *Poésies* de Louis Ratisbonne, *Henri Farel* et le *Nouveau Candide* de Louis Spach, on aurait peine à trouver une œuvre purement littéraire écrite en français par un auteur alsacien. Car Edmond About et Erckmann-Chatrion sont, il ne faut pas l'oublier, d'origine lorraine.

Que faut-il conclure de là ? Doit-on en tirer la conséquence que le génie de notre race alsacienne se porte, à mesure qu'il se cultive, vers des études plus abstraites, ou bien qu'il devient scientifique quand il pense en français, et qu'il reste littéraire quand il pense en allemand ?

La question nous semble plus facile à résoudre que ne le croit M. Anselme Langel. La connaissance de la langue française constitue en effet chez nos auteurs une supériorité intellectuelle indiscutable. Elle est beaucoup moins accessible à une population parlant un patois germanique que la langue allemande elle-même. La langue allemande est la langue des simples ; la langue française est la langue des érudits. Ainsi l'œuvre d'Erckmann-Chatrion, *l'Ami Fritz* excepté, ne rend pas la véritable âme du peuple comme les humbles « lieds » des poètes ouvriers et des poètes artisans dont nous parlions tout à l'heure.

Quant au Théâtre en dialecte, son évolution, toute moderne, s'est produite de façon beaucoup plus brusque. La première pièce alsacienne qui ait été jouée au XIX<sup>e</sup> siècle est le *Pfingstmontag* d'Arnold. Elle a formé pendant longtemps à elle seule tout le répertoire du théâtre alsacien. Le public ne s'intéressant qu'aux pièces françaises, la comédie d'Arnold ne reprenait l'affiche que lorsqu'une troupe d'amateurs se décidait à la monter. C'est que la bonne société dédaignait ces œuvres écrites et jouées dans le langage de ses domestiques, et trouvait rebelle au bon goût tout ce qui n'était pas nouveauté parisienne. D'autre part les auteurs devaient se demander où et par qui ils se seraient fait jouer.

Cette période d'inertie se prolongea jusqu'en 1865 environ. De 1864 à 1869, Mangold fit jouer trois opérettes, dont deux avec musique de Weckerlin. Stoeber donna des scènes populaires sous le titre de : *E Fircweim e Sundgauer Wirtshus* (Une veillée

dans une auberge du Sundgau). Enfin Alphonse Pick écrivit une comédie en 2 actes intitulée *Der tolle Morgen* (La Folle Matinée).

Mais c'est de 1870 seulement, de l'époque où les théâtres municipaux commencèrent à donner des représentations en langue allemande, que date la vraie naissance du théâtre alsacien. La classe cultivée qui, depuis 1820, suivait les représentations françaises, s'abstint du jour au lendemain d'assister aux spectacles allemands. Il lui fallait d'autres distractions, et elle eut recours alors au théâtre en dialecte, qui doit de la sorte son existence au conflit germano-alsacien.

Diverses sociétés d'amateurs se formèrent sur le modèle de la « Théâtralia » de Strasbourg. Des auteurs autochtones se révélèrent, chaque jour plus nombreux. Des Allemands immigrés se passionnèrent pour le dialecte et se mirent à écrire alsacien. Ainsi Jules Greber nous a donné des pièces dont certaines sont parmi les meilleures de notre production régionale.

Maintenant qu'il y avait des pièces en dialecte, le Théâtre alsacien aurait dû fonctionner régulièrement. Mais il n'était pas encore arrivé au terme de ses vicissitudes.

Ces sociétés d'amateurs jouaient souvent dans des salles d'auberges surchauffées, trop petites pour contenir tout le public. Elles se faisaient et se défaisaient au hasard des querelles d'acteurs. Ce n'étaient pas des associations durables. A Strasbourg, il n'en exista bientôt plus qu'une seule, le « Théâtre-Club ». Quand celle-ci eut vécu, un homme d'énergie, M. Hessler, réunit les débris de toutes et c'est de là que sortit le Théâtre Alsacien de Strasbourg. Il se fonda bientôt d'autres sections sur le modèle de celle de Strasbourg, à Colmar, à Mulhouse, à Guebviller, à Thann, et des Théâtres indépendants à Dambach et à Ribeauvillé. Le répertoire s'augmenta peu à peu des œuvres de MM. Stoskopf, Greber, Horsch, Astian, etc.

Après l'interruption causée par la guerre, on est heureux de constater le renouveau de notre littérature. Elle qui, durant l'occupation, harcela de façon continue les Allemands de l'aiguillon de sa satire, il est à espérer qu'elle prospérera toujours et sera une des formes de l'énergie vitale de notre pays, qui s'élèvera vers des destinées de plus en plus heureuses.

CHARLES WOLFF.